

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois... Six mois... Un an...

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois... La France et l'étranger, les frais de poste en sus.

JOURNAL MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX

INSERIONS: Annonces: la ligne... Réclames... Faits divers...

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal à Lille, chez M. Quax, libraire, Grande Place...

Bulletin du jour

M. Gambetta continue à compléter son personnel en faisant passer au premier rang ceux qui, jusqu'à lors, n'avaient joué que les doubles...

Le premier projet qui sera déposé par le gouvernement sera le projet relatif à la révision de la Constitution. C'est lui qui forme, en ce moment, l'objet principal de ses délibérations.

Quant au projet sur le rachat des chemins de fer, le gouvernement ne s'en est pas encore occupé. La préparation de ce projet sera d'ailleurs précédée de négociations qui s'engageront prochainement avec les directeurs des grandes compagnies.

La Révision et la Constitution

Sous ce titre: « La Révision et la constitution », M. le sénateur républicain Edmond Schérer vient de publier à la Librairie nouvelle une très remarquable brochure. C'est un ouvrage plaidoyer de plus judicieux et des plus concluants contre les divers projets de révision dont depuis quelques mois, orateurs et écrivains de la gauche nous fatiguent les oreilles et l'esprit.

Voici les principales considérations présentées par M. Schérer, l'auteur compétent par excellence de la République très attaché à la République:

Celui qui écrit ces lignes ne le cède à personne dans son attachement à nos présentes institutions. S'il n'a aucun droit au titre de républicain de la veille, il est persuadé qu'après l'œuvre et la guerre, après tant de vicissitudes monarchiques et de révolutions, il n'y avait plus de place en France que pour une République. Le lendemain de la victoire allemande autorisait les élections de février 1871 et rendait la liberté de la presse aux termes de l'article 11 de la loi sur la presse de Versailles.

Je n'ai pas à dire que j'ai eu de la peine à me faire à l'établissement de la République et de la Constitution de 1875. Si la chose eût à redire, ce n'est pas moi qui l'aurais faite. Je n'aurais pas eu de peine à me faire à l'établissement de la République et de la Constitution de 1875. Si la chose eût à redire, ce n'est pas moi qui l'aurais faite.

M. Schérer explique la tactique à l'aide de laquelle les radicaux ont posé la question de la révision.

Je soupçonne le radicalisme d'avoir quelque peu ri en sa barbe en voyant le succès de sa tactique. Sa façon de procéder est, en effet, la même. Le radicalisme lance une proposition à laquelle personne ne pensait la veille et à l'instant même il se précipite à la barre pour lever les épaules de pitié ou par se signer d'effroi.

Il serait temps, en vérité, de laisser de côté l'espoir de supplanter avec laquelle on a pris l'habitude de parler des votes du pays. Le suffrage universel est une institution en faveur de laquelle il y a d'écoules raisons à donner, et celle-là surtout qu'après avoir donné de consulter la France on a du coup atterri le fond: il n'y a plus rien à demander de plus. Mais le suffrage universel n'est pas pour cela un dogme, il ne constitue pas une religion.

Le bonhomme n'en avait rien: on lui avait remis, disait-il, son bulletin, et il le portait au bureau de sa section. Voilà un électeur qui se sentira quel à dieu son propre suffrage quand le jour du jugement dernier! Et les votes imposés, les votes achetés, les votes de coïte ou d'intrigue? Je le demande en grâce, soyons des hommes graves, prenons le suffrage universel pour ce qu'il est, un moyen à la fois, versatile et efficace de résoudre les questions politiques, et prions-en avec respect, mais sans exubérance.

Les conséquences de la révision éfrayeront M. Schérer.

La question de la révision, une fois ouverte, ne se refermera plus. Elle offre un sujet trop commode de déclamaison et un moyen trop commode d'agitation pour que les partis laissent tomber. Chaque fois qu'on aura besoin d'un cri de guerre ou d'une plate-forme d'opposition, c'est d'un autre côté qu'on se tournera, et à la révision des articles relatifs au Sénat, aussi longtemps qu'il y aura un Sénat.

Une fois la mesure du syllogisme et du complot appliquée à des institutions, elles sont bien malades. Une fois sans cesse cherchée dans les redressements de texte au lieu d'être demandée au simple et mâle exercice des droits acquis, un peuple se sent oppressé, terrible maître et qui le mémeta loi.

Je ne puis m'empêcher d'être inquiet en voyant la rapidité avec laquelle nous brûlons les étapes sur la route qui mène à la réalisation de l'idéal révolutionnaire. C'est l'œuvre de 1875, c'est la République, telle qu'elle a été fondée, il y a six ans, qui me paraît être en cause.

Salon M. Schérer, ce que le pays veut, c'est la paix.

J'ai dit qu'on abusait du droit de parler au nom du pays, mais pour ceci, je me crois autorisé à affirmer le pays n'est qu'une chose, c'est qu'on le laisse tranquille.

Il est des faits que tout le monde a l'air de se donner le mot pour oublier, et que je voudrais au contraire rappeler perpétuellement au souvenir des hommes politiques. Le premier, 1848, si vite devint 1849, — 1849, si vite devint 1851, — la division des députés en trois camps, les radicaux, les modérés, les réactionnaires, les inépuables révolutionnaires, les réactions légalement provoquées, les gâchis législatifs de tout cela, et la dernière tentative de la gorgue du peuple, la lassitude générale se transformant en scepticisme et en dégoût.

Le second fait, qui ne faudrait jamais nous le perdre de vue, c'est l'Empire avec ses trois plébiscites, avec ses six et sept millions de suffrages.

Quelque vent sincèrement, honnêtement savoir ce qu'est la nation française, n'a pas le droit d'oublier ces humiliants souvenirs. On peut les expliquer, chercher à en donner une portée, on ne peut en faire abstraction: ils restent là, un amer et salutaire avertissement! Au nom du ciel, que la troisième République n'en soit jamais réduite à choisir à son tour entre les misères de l'anarchie et les horres de l'abdication! Qu'on ne surprenne pas, qu'on ne rebute pas à France, que de nouveaux drapeaux nous si la dernière tentative avortait comme les précédentes? Le pays serait-il de force à surmonter une nouvelle crise? Ce que le radicalisme met en jeu dans son épopée...

table aveuglement, n'est-ce pas l'existence nationale même? La troisième République a tout particulièrement chargé d'âmes. Elle a pris l'engagement tacite de nous assurer l'ordre, la prospérité, le repos. Si elle manque à ses promesses, le pays cas-là il se trouve toujours autre chose.

Le pays ne demande pas à gouverner: un pays ne gouverne pas, il demande à être gouverné et bien gouverné, et si on le harcasse et le maltraite, il balatera un jour du revers de la main tous les républicains, tous les radicaux, les inépuables d'absolu qui le prennent pour leur expérience. Sera-ce pour servir de leur expérience quelque chose de gouvernement? Ne sera-ce pas plutôt, devenu incapable de toute stabilité, se laisser aller à aller, par besoin d'ordre à la dictature, par besoin de liberté à la révolte, et pour se consumer ainsi dans la lievre révolte?

Voici la fin de l'écri de M. Schérer:

Je n'ai garde de méconnaître la difficulté du remède. Nous sommes comme enfermés dans un cercle vicieux. Si le pays, dans son fond, est conservateur, pourquoi ne le montre-t-il pas? Et si les républicains modérés n'ont pas assez de conviction ou de zèle pour faire opposition au radicalisme, quel moyen nous restait-il de résister à cette folle enclûre des partis? Il n'est que trop vrai: tandis que le politique de profession jadis presque fatalement sur la pente révolutionnaire, le conservateur ne semble guère moins condamné, par un effet de son tempérament même, à laisser le champ libre à ceux qui désapprouvent. Que de fois n'a-t-on pas cherché à stimuler l'opposition des citoyens paisibles, des libéraux éclairés! Avec quelle force ne leur a-t-on pas recommandé le devoir de s'opposer eux aussi, de payer de leur personne, d'opposer discours à discours, comités à comités, l'agitation à l'agitation! Et toujours en vain.

Sauf les occasions dont j'ai parlé, lorsque le danger est devenu imminent ou que l'indignation déborde, les efforts sont vains, sans suite, on n'y sent que des convictions négatives. Si donc il nous reste quelque espoir dans le parti du centre, nous sommes aujourd'hui les idées modérées, c'est d'un autre côté que nous devons tourner les yeux. Il faudrait que la résistance vint de l'opposition avancée elle-même. Il y a, en effet, des hommes, dans ce camp, qui se sont déjà distingués par une rupture honorable avec les traditions de la secte. Républicains, ils ont été, une fois qu'ils se sont vus en possession de la République, des hommes qui se sont distingués par une rupture honorable avec les traditions de la secte. Républicains, ils ont été, une fois qu'ils se sont vus en possession de la République, des hommes qui se sont distingués par une rupture honorable avec les traditions de la secte.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

On les a appelés les hommes de la gauche, et c'est à eux qu'il faut s'adresser pour obtenir la perfection des formules.

FEUILLETON DU 29 NOVEMBRE

— 60 —

LE PUY DE MONTCHAL

XXXIX

Evénement imprévu

(suite)

— Eh bien, Tourtemolle, dit M. Talon, vous voyez que la justice n'a pas le pied aussi bêteux que le disent les poètes.

— Puis se tournant vers Dutour: — Je devrais peut-être, dit-il avec majesté, vous faire saisir et pendre à la plus haute pote de l'Auvergne...

— Si vous le faisiez, monsieur le procureur général, répliqua Dutour, mes camarades seraient forcés de relâcher M. le geôlier de Montchal. Pour prendre le goujon, vous laisseriez partir le saumon.

M. Talon sentit la force de cet argument.

— Où avez-vous laissé votre prisonnier d'hier? — A deux lieues d'ici, sur la route d'Issère.

— Bien!

M. Talon me dit: — Ecoutez, Tourtemolle.

— Ordre à tous ceux qui ces présentes verront de laisser passer en liberté le sieur Dutour et les neuf hommes qui'il désignera lui-même et qui sont chargés d'amener dans les prisons de Clermont le marquis de Montchal.

Il signa et dicta encore: — Ordre au geôlier de la prison de recevoir et garder soigneusement, sous les peines portées par les édits de Sa Majesté, le marquis Timoléon de Montchal.

Il remit les deux papiers à Dutour et le congédia.

— Quant à vous, Tourtemolle, ajouta M. Talon, allez diner. Après quoi, vous vous transporterez à la prison et vous attendrez l'arrivée du prisonnier. Surtout, gardez bien le secret de son arrestation.

Je me hâtai d'obéir; non sans quelque inquiétude, car je me défiais de Dutour. S'il trahait son maître, pensais-je, pour qui ne trahissait-il pas la justice?

Mais à dix heures du soir, comme j'étais assis chez le geôlier, un grand bruit d'hommes et de chevaux se fit entendre. Le geôlier reconnut Dutour derrière lequel marchait les mains liées derrière le dos, le marquis de Montchal.

XL

Rare générosité

Le marquis n'était pas abattu, comme on pourrait croire. Il n'avait rien perdu de sa fierté, et même, en le regardant de près, on aurait vu qu'il souriait.

Quand la grande porte de la prison fut ouverte, Dutour passa le premier avec deux hommes de sa troupe, armés d'épées et de pistolets.

— Vous avez fait là une fameuse prise, dit le geôlier en clignant les yeux d'un air malin, une prise qui vous vaudra beaucoup d'argent.

— C'est bon, c'est bon, répliqua Dutour d'un ton bourru, ça ne regarde que moi.

En même temps il fit un signe à ses hommes qui saisirent tout à couple geôlier et lui arrachèrent ses clefs.

Alors Timoléon commanda: — Coupez mes liens.

Ce qui fut fait sur-le-champ. On rendit au marquis son épée et ses pistolets qu'un de ses hommes portait derrière lui, et l'on referma soigneusement la Porte extérieure de la prison.

Ce changement inattendu causa une telle frayeur au geôlier qu'il ne put d'abord prononcer une parole. Enfin il poussa un cri, mais Timoléon donna l'ordre de le poignarder s'il faisait le moindre bruit, et lui fit arracher son trossou de clefs.

Maintenant, dit-il, conduis-nous vers la chambre du chevalier de Vassivière.

Le geôlier obéit; mais déjà je les avais précédés et j'étais entré le premier dans la chambre du chevalier, ne doutant pas que sa dernière heure ne fût venue, et que le marquis de Montchal n'eût formé le projet de l'assassiner.

M. de Vassivière était couché tout habillé sur son lit et lisait.

Au bruit des pas il se retourna et dit: — Est-ce qu'on vient déjà me chercher pour l'exécution?

Puis, me reconnaissant: — Ah! c'est vous, Tourtemolle, mon ami.

— Monsieur, lui dis-je précipitamment, levez-vous et tenez-vous sur vos gardes. Votre ennemi mortel, M. de Montchal, vient d'entrer dans la prison, moitié par ruse, moitié par force, avec une nombreuse troupe; il vous cherche partout; son dessein, quel qu'il soit, ne peut que vous être funeste.

— Pourquoi donc, monsieur Tourtemolle? interrompit la voix rauillée de Timoléon.

Le chevalier se leva, cherchant une arme pour se défendre.

— Asseyez-vous, dit M. de Montchal, et il lui donna l'exemple. Asseyez-vous, monsieur de Vassivière, et causons de bonne amitié s'il vous plaît, comme il convient à de vrais gentilshommes.

Il se tourna vers Dutour

— Pour montrer à M. le chevalier, dit-il, que je n'ai pas de mauvais desseins contre lui, donnez-lui une paire de pistolets et une épée; aussi bien il en aura besoin tout à l'heure.

— Enfin, que me voulez-vous? demanda M. de Vassivière dont l'inquiétude faisait place à l'étonnement et la curiosité.

— Monsieur répondit le marquis, nous causerons plus à l'aise, hors de Clermont. Cependant comme vous paraissiez vous

défiler de moi, je veux bien vous dire en deux mots le motif de ma visite.

Je vous hais jusqu'à la mort, monsieur de Vassivière, comme vous me haïssez vous-même, je suppose. Nous avons aimé tous les deux la même femme; moi, j'ai épousée; vous, en vous condamnant à mort, et vous avez préféré l'exil, ce que je ne blâme pas, je vous assure.

Un peu plus tard, ma femme m'écrivait. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Peut-être était-elle parfaite. Soit et matin on venait à la beauté, la grâce, l'esprit, les charmes de toute espèce que possédait la marquise. C'était en mourir d'envie. D'ailleurs, comme dit un poète mon soulier est beau, bien fait, à la mode; moi je suis ou il me blesse. Peut-être avais-je deviné qu'elle vous regretterait.

Quelles que fussent mes raisons, je ne pouvais plus supporter la vue de la marquise, et j'ai fini par la jeter dans le lac Pavin. C'est un peu vil, j'en conviens; mais je n'avais pas d'autre moyen de m'en débarrasser.

Par un hasard bien extraordinaire et qui prouve combien j'avais raison de jeter ma femme à l'eau, vous êtes là juste à point pour la repêcher et pour m'accuser d'assassinat... Franchement, c'est trop fort!

Que vous aimiez la marquise à trois cents lieues de distance, dans le pays des Turcs, j'y consens; que vous veniez sous mes fenêtres pour la repêcher, c'est impardonnable.

Un autre à ma place, vous voyant condamné à mort, vous abandonneriez à

vos destinées et chargeriez le bourreau du soin de sa vengeance; mais ce sont là des manières de croquants, Timoléon de Montchal venge ses injures lui-même, l'épée à la main, comme faisaient ses aïeux, et dédaigne de se servir des Talon et des Novion.

Voici donc, monsieur de Vassivière, ce que je propose: Prenez ces armes. Un cheval nous attend dans la rue. Nous allons sortir ensemble de Clermont. Je vous rends la liberté. Demain dimanche, à midi, nous serons ensemble sur le sommet du Puy-de-Dôme, et là, en vue de Clermont et de toute l'Auvergne, nous viderons loyalement notre querelle, l'épée à la main, comme il convient à deux braves et loyaux gentilshommes.

Si vous me tuez, mes hommes ont ordre de vous respecter et même de vous défendre jusqu'à la mort.

Le cheval est à vous. J'ai mis cent pistolets dans les fontes, mais que puissiez-vous gagner l'Espagne par un chemin connu de Dutour, qui a été contrebandier vers Perpignan, et de moi qui ai fait la guerre dans ce pays-là.

Si je vous tue, Mme de Montchal vous fera sans doute élever un monument; mais qu'importe ce qui suivra? Acceptez-vous?

— Avec empressement, répondit M. de Vassivière, qui se hâta de ceindre son épée, de prendre ses pistolets et de suivre le marquis.

(A suivre.)